milieux cultivés du XII^e siècle retenaient de l'antiquité. Sans doute, le présent ouvrage ne nous sert pas à grand'chose pour mieux connaître la *Pharsale*; il nous montre admirablement, en revanche, ce qu'apportait alors l'étude des anciens. L'éditeur présente très bien ce commentaire médiéval. Une introduction abondante et précise réunit ce que l'on peut savoir du curieux personnage qu'était Arnulf et nous apprend comment il travaillait, ce qui l'intéressait dans la *Pharsale*, sur quelle connaissance de l'antiquité il s'appuyait pour gloser ce texte difficile, quels manuscrits de Lucain il avait à sa disposition. Un long index des mots latins glosés ou cités par Arnulf doit faciliter le maniement de cet ouvrage. Le plus bel éloge qu'on puisse en faire est de penser qu'il deviendra un précieux manuel pour les médiévistes.

Yves Lefèvre.

Ouvrages scolaires.

A. Hano, G. Petiot, G. Planche, *Langue latine, classe de 4^e* (Cours Henri Berguin) : Paris, Hatier, 1958, 160 pages.

Suite du cours de 5^e présenté dans cette *Revue*, t. XXXIV, p. 441. « Suite logique », dit l'Avant-Propos. Et pourtant le même Avant-Propos poursuit : « L'étude au niveau de la 4^e des différents problèmes grammaticaux ne saurait s'accommoder de la progression rigoureuse adoptée dans les livres de 6^e et de 5^e... » Je laisse de côté ce qui peut apparaître un peu contradictoire dans ces indications préliminaires. L'essentiel est de noter qu'en ce qui concerne l'apprentissage des mots il est fait état du « *vocabulaire de base* » dont 300 mots s'ajoutent aux 1.100 des deux volumes précédents, que place est faite aux révisions et compléments de *morphologie*, et que la part donnée à la *syntaxe* représente ce qui concerne « l'interrogation, les subordonnées complétives, les subordonnées circonstancielles, le style indirect ». Ce sommaire, emprunté aux indications de l'Avant-Propos, n'est pas sans laisser redouter quelque incomplétude ; on aura peut-être une image plus correcte du volume en notant qu'il comprend huit chapitres, dont chacun présente : une page illustrée d'initiation à la vie romaine, une étude méthodique du vocabulaire, des recueils de phrases détachées fournissant des exercices d'application, enfin des textes de versions et de thèmes. Le tout suppose le recours incessant à la grammaire latine publiée dans la même Collection sous le titre « De la 4^e au baccalauréat », mais comporte aussi l'intervention constante du maître pour résoudre quelques difficultés ou complications ; à quoi bon, p. 10-11, les indices de fréquence du vocabulaire de base de Mathy, ou, p. 34, le catalogue déroutant des multivalences? Les pages d'initiation à

la vie romaine, qui sont quelquefois d'un ton un peu magistral et technique, en tout cas ne constituent pas (il s'en faut) une image d'ensemble : cf. p. 7 sur la raillerie romaine, p. 29 sur l'art de la guerre (comparé à p. 59), p. 75 sur les Romains en Espagne, p. 115 sur les échanges économiques, p. 139 sur la religion dans la cité. Les questions posées en bas de page (généralement de nature étymologique) s'adressent au maître plus qu'à l'élève (p. 87 : explication de *sollicitudo*, des deux *fides* ; p. 77 composés français de *os* ; p. 49 nom latin ayant au singulier un sens abstrait, au pluriel un sens concret ; p. 107 sens de *auctoritas* d'après *augere*...). On me dira que qui peut le plus peut le moins. Et le sens pédagogique des auteurs du livre n'est pas discutable.

J. Marouzeau.

J. Allard et J. Lescale, *Auteurs latins (Première et classes terminales)* : Paris, Hachette, 1958, 426 pages.

J'ai signalé dans un précédent Bulletin critique (t. XXXV, p. 487) le volume de cette série relatif à la classe de seconde ; l'intention des auteurs demeure ici la même : présenter les textes de façon à faire apparaître les leçons qu'ils contiennent relativement à la langue et à la valeur littéraire, mais aussi à la vie et à la pensée.

Le choix des textes est très varié : large part faite à Cicéron, Virgile et Horace ; bonne place à Sénèque et Tacite ; morceaux choisis de Lucrèce, Catulle, Tibulle, Properce, Ovide, Tite-Live, Lucain, Juvénal, Pline ; quelques pages pour saint Cyprien, Prudence, saint Augustin, Claudien.

La présentation comporte pour chaque auteur une brève notice, dense et vivante, pour chaque page un commentaire destiné à éclairer le texte, forme et contenu, et de brèves notes explicatives. Je n'adhérerais pas à tous les éclaircissements fournis, avant tout pas au commentaire mystico-arithmétique que les auteurs croient devoir emprunter à M. Maury pour révéler un sens caché (?) des *Bucoliques* (p. 105 et 152) ; je note dans les remarques sur la langue des disproportions (p. 190 les six lignes sur *trepidus* sont superflues, et l'invitation à « remarquer la coupe et l'asyndète » insuffisante) des formulations discutables (p. 332 il y a dans *mens animi* autre chose qu'un pléonasme), des traductions douteuses (p. 312 *suus honor* = leur taille), des insuffisances (p. 238, *bruma* devrait être analysé pour rendre intelligible le commentaire qui suit ; p. 180 « scander *languentis* » est énigmatique, malgré l'explication jointe entre parenthèses). Bienvenues sont les illustrations, dont quelques-unes du reste (p. 181, p. 145, p. 225) appelleraient des éclaircissements.

Critiques inopportunes, je le sais bien, tant est difficile un ouvrage de ce genre, dont l'auteur se trouve pris entre la nécessité d'être bref et celle de remplacer en quelque mesure un commentaire de classe. Il reste que l'ouvrage est agréable à feuilleter, plein d'enseignements pour les élèves et surtout de suggestions ou provocations au maître.

Au maître il faut du reste signaler que le livre se termine par un choix de versions et de thèmes qui rendra des services.

J. MAROUZEAU.

Virgile, Bucoliques, Géorgiques, traduites par H. BERTHAUT (Traductions Hatier) : 1958, 80 pages.

Louable intention, que d'offrir, grâce à la traduction, des occasions de lectures non seulement aux élèves des sections classiques, qui sont accaparés par le détail des exercices scolaires, mais aussi, comme le dit un Avertissement préliminaire, aux élèves des sections modernes, auxquels il n'y a aucune raison d'interdire l'accès à l'antiquité.

Le choix des poèmes champêtres de Virgile est bon, abstraction faite du parti pris littéraire, formaliste, traditionaliste, symboliste qui enlève pour nous à ces œuvrettes le plus valable de leur charme ; abstraction faite aussi des difficultés (d'ordinaire méconnues !) qu'offre la traduction de ces textes, et que ne résout ni la virtuosité du traducteur ni le secours trop rare de notes laconiques. Que de questions se posent au lecteur, surtout peut-être à celui qui connaît les choses de la campagne ! Qu'est-ce que la cendre « immonde » (p. 40), la charrue « tournée obliquement » (p. 41), l' « endive » qui nuit aux labours (ibid.)? Qu'est-ce que la haie « qu'on tend devant la moisson » (p. 43)? Qu'est-ce que le geste de « repasser » le tranchant du soc (ibid.)? A quoi rime la recommandation de faucher pendant la nuit (p. 44), celle, plus étrange encore, de labourer et de semer pendant la saison chaude (note 6 de la page 44), sous prétexte que Virgile emploie l'étrange formule (à expliquer) : *nudus ara, sere nudus*? Les traductions proposées laissent parfois perplexe : p. 40 l'étrange « ne rougis point de saturer le sol aride d'un gras fumier » donne à *ne pudeat* une valeur bien déplacée ; p. 45 « ainsi la tempête d'hiver emporterait » ne donne guère un sens intelligible au subjonctif (consécutif !) *ferret*, sans compter que *hiems* ne peut pas désigner l'hiver quand il s'agit de la moisson ; p. 43 les *riui* sont des rigoles d'arrosage, et non des ruisseaux ; ibid., les *lintres* sont des bacs ou auges plutôt que des barques (cf. p. 42, les « aunes creusés » sont les premières embarcations des humains)... La critique est aisée et l'art (de traduire Virgile) est difficile : félicitons M. Berthaut de s'y être risqué pour le bien des élèves.

J. MAROUZEAU.

U. E. Paoli, *Ciceronis filius* : Firenze, Le Monnier, 1958, 96 pages, 450 lires.

On reconnaît d'emblée dans ce petit ouvrage la « patte » de l'auteur : l'art de mettre à la portée du public scolaire, par une affabulation habile, les éléments essentiels de la culture antique, telle que le professeur Paoli l'a décrite dans sa *Vita Romana* : la personne du jeune Cicéron lui fournit l'occasion de passer en revue non seulement les circonstances mémorables qui ont entouré le destin du père, mais les aspects de la vie romaine à la maison, à la campagne, en ville, à l'école, à grand renfort d'illustrations empruntées aux meilleures sources.

La rédaction est adaptée à la capacité des élèves, et le texte peut être considéré comme représentant excellemment ce que nous appelons le « latin de base ».

Le lecteur français sera intrigué par un détail : la notation de la quantité appliquée à certains mots (cf. p. 1 : *filiŏlo, naeniŏlam*, p. 7 : *armariŏlum*, p. 10 : *ostiŏlo*, p. 65 *petorrĭtum, essĕdum*, p. 38 *dormĭtat*) ; indications (suffisantes?) fournies aux écoliers italiens en vue de l'accentuation? — A la page 1, première ligne d'en bas, je pense que *lacte* est un bourdon pour *lacta*. — Page 22, la figuration d'un *pavimentum* couvert des détritus d'un repas donne une idée abusive de ce que pouvait être un pavé de salle à manger après le repas et devrait sans doute être corrigée par ce que M. Paoli sait bien de l'*asarôtos oikos*, dont la figuration a vraisemblablement un sens conventionnel, peut-être même symbolique et rituel (cf. sur ce point la communication de M. M. Renard à une séance de notre Société ; 12 novembre 1955, t. XXXIII, p. 57, de la *Revue des Études latines*).

J. Marouzeau.

R. Verdier, *Res gestae populi Romani. Méthode latine, second livre* : Classiques Hachette, 1958, 250 pages.

Cette suite au « premier livre », recensé dans cette *Revue*, t. XXXV, p. 489, appellerait naturellement des observations similaires, auxquelles l'auteur aurait beau jeu de répondre, comme il l'a fait très légitimement à l'occasion du précédent compte-rendu. Le premier livre, *Marcus et Tullia*, faisait connaître « les fondements de la cité, la vie de famille et la vie privée. Le second livre offre un panorama de l'histoire de Rome depuis les origines jusqu'à la guerre civile qui allait emporter la République ». Ce sommaire pourrait faire croire qu'il s'agit d'un simple recueil de leçons de choses. Il n'en est rien. La préoccupation de l'auteur

se révèle dans cette remarque liminaire de l'Avant-Propos, à laquelle on reprochera sans doute son allure de truisme, mais qui exprime le désir légitime de ne pas sacrifier le technique au concret : « Pour être une langue ancienne et d'abord une langue de culture, le latin n'en est pas moins une langue, et ne peut être enseigné autrement qu'une langue. » Et encore, un peu plus loin : « Le latin est une langue. » Et enfin : « On ne sait pas une langue, si l'on n'en sait pas les mots... Pour savoir des mots, il faut en apprendre... » Insistance quelque peu tautologique, mais qui trahit une conviction, à savoir que l'apprentissage du latin ne s'improvise pas à la faveur d'historiettes et d'illustrations, et qu'un manuel doit être avant tout une grammaire. En fait, malgré l'apparence extérieure, l'appel à la gymnastique intellectuelle ne fait pas défaut à l'ouvrage, comme nous l'indique une autre formule de l'Avant-Propos, révélatrice d'une méthode : « Le latin, comme les mathématiques, enseigne à établir des rapports. »

J. Marouzeau.

Actes de Congrès, Recueils et Mélanges.

Acta Congressus Madvigiani, 5 volumes : Copenhague, Munksgaard, 1958.

On sait que le *2e Congrès international des études classiques* s'est tenu à Copenhague en 1954, année que marquait le cent cinquantième anniversaire de la naissance de J. N. Madvig. Le programme, qui en avait été fixé par un Comité réuni à Copenhague en 1952, comportait le rattachement à un thème général « The classical pattern of modern western civilization » susceptible d'être élargi en considération de circonstances particulières, comme l'intérêt porté à des disciplines aberrantes (musique, mathématiques, législation) ou la référence à des découvertes notables et à des problèmes nouveaux. Le programme s'est trouvé de ce fait si bien élargi que cinq volumes ont à peine suffi à contenir l'essentiel des communications présentées au Congrès.

En rendant hommage aux organisateurs du Congrès et en particulier à celui qui en a été la cheville ouvrière, le professeur Carsten Høeg, je me fais un devoir de mentionner ici les titres des communications figurant dans ces cinq volumes, dans la mesure où elles intéressent le domaine du latin.

— T. I : *General Part* : 445 pages, 65 cour. dan.

L. Hjelmslev, Introduction à la discussion générale des problèmes relatifs à la phonologie du grec et du latin, p. 101.

M. Leumann, Phonologie der toten Sprachen, p. 115.